

REVUE DE PROVENCE

Littéraire, Artistique et Historique
Paraissant tous les mois

N° 1 — JANVIER 1899

PEINTRES DE PROVENCE

I

THÉO MAYAN

Il y a comme plusieurs Provinces dans la Provence. Celle qu'on pourrait appeler classique, comprend la Camargue, la Crau et court jusqu'aux Alpilles. Elle compte au nombre de ses principales villes, Salon, Saint-Rémy, Arles, les Saintes Maries. Sa capitale sera Maillane tant que Mistral l'habitera, c'est-à-dire jusqu'à son dernier jour; que Dieu veuille faire ce jour le plus lointain possible. Cette Provence est celle de la plaine. Le costume arlésien s'y porte encore avec une élégance adorable; le provençal s'y parle encore dans toute sa pureté. Cette Provence a un je ne sais quoi d'aristocratique et en même temps de familier qui devait inévitablement tenter le talent délicat de Théo Mayan, un des plus sincères artistes de notre école de peinture provençale.

Prenez Mayan à ses débuts, l'amour de la nature le passionne; il exulte au milieu d'un champ de trèfles, il pleure presque d'émotion devant une bergère environnée de son troupeau. Mais dans les essais déjà jolis, trop jolis peut-être de cette époque, il n'a point encore tout à fait dégagé sa vision des réminiscences de rêve et de fantaisie.

Néanmoins, en 1887, il campe sur une toile un peu décorative une belle Paysanne et, d'emblée, il est reçu au Salon. En 1888, il envoie les Faneuses Arlésiennes, où déjà s'accuse une personnalité. C'est un splendide aperçu de la moisson. Les gerbes d'or s'amoncellent. Vigoureuses, armées de râteaux, les admirables paysannes travaillent avec une joie qui éclate sur leur visage. On sent un pays où le sol rend avec largesse la semence qu'on lui confia. Peut-être pourrait-on insinuer que Théo Mayan a fait intentionnellement ses Faneuses trop belles. Il faut, toutefois, se rappeler que la plaine d'Arles voit souvent les pieds de Vénus courir sur ses fleurs et ses gazons. La beauté est chose presque commune en terre de Provence, voilà pourquoi on aurait mauvaise grâce de contester à Mayan la santé de ses chairs merveilleuses.

La toile exposée en 1889 représente encore des Faneuses magnifiquement païennes. L'artiste fut si bien ébloui par ses modèles, qu'il s'attarda d'amour autour d'eux et n'eut pas le temps, peut-être pas le souci, d'indiquer assez le cadre enchanteur dans lequel elles se meuvent.

Au salon de 1894, Théo Mayan obtient une mention honorable avec son tableau Pendant la Moisson. Cette œuvre figura, l'année suivante, à l'Exposition des Artistes Marseillais, au jardin de la Bourse. Elle fit véritablement sensation. Et voici, à son sujet, les quelques lignes que je retrouve, crayonnées à la hâte sur mon carnet d'expressions:

— Je m'arrête longtemps, volontiers, devant ce tableau. Son ciel violet, où le soleil met des lueurs de prière, pavoise l'office vigoureux et charmant de la Moisson. Cinq personnages, au premier plan, se groupent en des attitudes familières, vivantes, d'une harmonie agreste et suave. On écoute frissonner un grand olivier au-dessus d'eux, dans l'éclat blond de la campagne molle de gerbes aux vagues penchées.

Le jeune gars qui tient l'âne et sort le pichié du filet de chanvre et de cuir, est d'une bonté courageuse, d'une honnêteté pleine d'amour. L'amie distraite qui ploie, non loin de lui, des branches, doit se sentir chanter au cœur une cigale. Certain coupeur de pain paraît tout occupé encore de son ouvrage, de la joie des épis qui s'amoncellent, sa femme aussi; mais la créature admirable qui, assise dans les fragments d'or de la moisson, s'apprête à mordre de toutes ses belles dents au frugal déjeuner, évoque une reine des champs, simple, belle, mais belle à la supplier de se laisser embrasser. Et qui sait? à sa mine franche, à son air d'enfant insoucieuse et gâtée, il semble qu'elle répondait:

— Allez-y tout de même, si ça vous fait tant de plaisir!

Son mouchoir d'Arlésienne, aux petites cornes de lapin blanc, la coiffe d'un diadème et fait comme flotter un peu de neige sur ses cheveux noirs. Est-il engageant son costume de travail: casaque au teint de lilas blême, jupon rayé de bleu et de gris, chemise à mi-bras et quels bras! on y voudrait mordre; soulier de cuir jeune, trop grand pour un aussi joli pied. On la regarderait des heures, extasié de son profil de médaille.

Je le répète, elle est belle, belle, belle! Je me la figure tout à coup habillée du dimanche, pour la grand messe ou pour la procession de Saint-Remy avec sa capello de mousseline royale, ses bijoux ardents, un peu lourds, ses brodequins boutonnés très haut, et son ruban piqué d'une turquoise.

Ce qu'elle doit avoir de dentelles dans le vieux bahut! comme toute fille de Provence adorée et cossue. Théo Mayan devrait bien, demain, nous payer la volupté de la peindre en grande toilette.

En 1895, Théo Mayan expose Un soir d'automne en Provence. Nous voici en face d'une toile où va s'affirmer un talent. C'est l'œuvre d'un peintre qui pense et ne se contente plus de fidèlement copier, ou plutôt qui copie la nature, une heure, un moment de la nature, avec ce je ne sais quoi de divin dont elle est parfois enveloppée. Je sais bien qu'on jette à ces peintres-poètes, sur le ton presque du dédain, l'épithète d'idéalistes, comme si l'idéal n'était pas une des formes de la réalité, un peu plus délicate seulement, un peu plus haute, un peu plus difficile à saisir.

Quand la lune se lève sur un paysage attendri, où les arbres se défeuillent par secousses insensibles, semant sur le sol des larmes rousses; quand les clochers font tinter le dernier angélus dans un peu de vent qui courbe les saules ou met en tumulte les peupliers, ces perpétuels trembleurs, n'avez-vous jamais senti comme une âme vous caresser le front de son aile? Cette âme invisible se trahit, se manifeste par son parfum: le parfum des plantes agonisantes, l'haleine du sol, où des fleurs tardives éclosent, où les herbes desséchées sont livrées aux flammes par les paysans. Le mystère descend dans une pénombre de lilas: on dirait que tous les êtres se parlent à mi-voix. Les champs s'emplissent d'un bruissement aérien d'insectes.

Mais la lune est la vraie reine de ce décor d'apaisement et de saines délices; elle n'a pas l'éclat d'or pur des soirs printaniers; mais, blanche d'un argent transparent, elle verse sur les collines, les rivières, les prairies, au-dessus desquelles se meurent les splendeurs violettes du couchant, une magnificence fantomale.

Tel serait l'admirable tableau de Mayan Un soir d'automne. Il faudrait beaucoup de simplicité fraîche pour dire le jeune et bon laboureur qui s'en revient, assis sur son mulet gris accouplé à un vigoureux cheval brun. Le laboureur s'arrêterait volontiers à bavarder d'amour avec une agréable bergère, dont les agneaux, un peu tumultueusement ramassés derrière elle, bêlent au départ à peu près définitif de la lumière.

Le paysan, les deux bêtes, le troupeau, la bergère, tout exhale un parfum de terroir; ils ne sont point enjolivés de parti pris, ni groupés avec une adresse de commande. Mayan s'est délivré déjà de toute convention, de toute imagerie sentimentale. Il triomphe naïvement et campe en pleine nature des types d'une irréprochable vérité. On a comme envie de se taire, instinctivement, devant ce délicieux soir d'automne, où la lune semble s'argenter à vue d'œil et mouvoir ses rayons dans la buée violette. Dès qu'on s'est mis à fixer attentivement le tableau, on en sent vivre les personnages et les choses d'une vie de réalité. Il y a de l'air, de l'espace, des haleines et beaucoup de rêve dans cette heure automnale, fixée par Mayan avec tant de sincérité, un bonheur d'exécution qui confine à la maîtrise.

Matinée de Printemps (salon de 1896) continue le poème coloré que Théo Mayan compose en l'honneur de la Provence. Il s'agit d'une fillette qui s'en revient, sur son âne, de vendre son lait. Le peintre a rencontré en chemin ce tableau de simplicité et de labeur. Une allégresse rose s'émane des amandiers, des pêchers, des cognassiers, de tous les précoces buissons fleuris. C'est une heure de renaissance suave, quelque chose comme le moment mystique et pur où, suivant l'expression de Gounod, la nature va faire sa première communion. Les fonds de collines sont roses, les branches sont roses et jusqu'aux vapeurs du ciel sont roses, obstinément.

Mais l'attention est absorbée surtout par la gentillesse de l'aliboron qui porte la fillette installée entre les jarres. On sent que la bonne bête fut familière au peintre et qu'elle collabora volontiers avec lui.

Cent détails s'observent sur cette toile sincère, à la contempler un moment. Ce sont dans le lointain, clairement ensoleillées, ces molles collines dites les Passadouires, qui s'inclinent ou plutôt s'allongent en dentelles d'Orgon à Eygalières; dans la plaine s'éparpillent les paysages tranquilles de Saint-Remy et de Maillane.

Des barrières de cyprès se hérissent sous le ciel doux; des maisonnettes, indécises dans le prolongement du décor, fument, annonçant de riants foyers, l'humble bonheur en famille. Les routes sont blanches avec des taches brunes et parallèles, sillons creusés par les roues, et des empreintes de pas de paysans allant au champ ou regagnant les mas. Les premiers plans du tableau sont envahis par les chardons architecturaux, vigoureux d'un vert qui vibre à la lumière; les romarins dressent leurs thyrses violets, embaumant de leur chaste encens les coteaux.

Le petit âne fait son chemin, joli, coquet presque sous sa peau cendrée, ses poils hirsutes, sa bonne tête résignée et ne respirant en aucune façon la souffrance. Sa charge est si légère: deux pots de lait dans des bâts de sparterie, une gentille paysannette dont le mouchoir lie de vin, rayé de bandes blanches, éclate comme une bizarre fleur. L'âne est charmant ainsi qu'un personnage d'idylle, la laitière a un petit air sauvageon qui vous gagne. C'est une gamine aux cheveux blonds, un peu fous, point soucieuse encore du temps prochain où elle sera désirable et fera rêver les jeunes gars sur son passage.

Théo Mayan eut un jour l'idée joliment provençale, pourquoi ne pas ajouter marseillaise, d'aller planter sa tente d'artiste dans cette chaîne si curieuse et si peu connue de l'Estaque, qui se découpe en molles calanques, depuis la Madrague jusqu'à Martigues. Un animalier-paysagiste trouve là, aisément, des motifs de composition, sous les pins un peu grêles, au milieu des troupeaux de chèvres, dont les couleurs chatoient et varient jusqu'à l'in vraisemblance. La nature, par endroits, dans ces collines, se découvre à la façon d'un paysage africain tout rutilant, aride et quand même délicieux avec ses courbes, ses pierres et ses sables nuancés. Les argeiras y abondent. Au printemps, sous la lumière, ils éclatent en touffes d'un vermeil tendre; dès les ardeurs de juillet et jusqu'au naissant hiver, ils prennent une teinte richissime d'orfèvrerie.

Théo Mayan a observé avec une joie candide — c'est avec cette joie que la nature doit être observée — les petits troupeaux de chèvres errants. Il a copié un groupe bien harmonieux de ces gentilles bêtes, aux cornes arquées et comme fraîchement vernies. Un jeune pâtre les garde, arc-bouté sur son bâton, la main gauche offerte en mangeoire à un petit chevreau familier, un peu hirsute. Il les garde, paisible, indifférent presque, tant il est habitué à leur docilité vagabonde. Son chapeau et les manches de sa chemise tachés de soleil, il a plutôt l'air de savourer une paresse embaumée de senteurs. Ce tableau, d'une sincérité si attirante, indique un progrès, une communion plus étroite du peintre avec la nature. Il a figuré au Salon en 1898, sous ce titre: Camaraderie, dans les collines du Rove.

Entre les meilleures esquisses provençales de Théo Mayan, on doit classer le Viatique en Camargue; un curé de campagne à cheval, précédé d'un clerc en soutane courte, traverse un paysage esseulé, d'une monotonie immense et uniforme. Le laborieux et sensitif artiste s'attache en ce moment, à rendre le spectacle merveilleux et simple du Père Xavier de Fourvières prêchant, pour deux pâtres, dans un des plus hauts pacages alpestres. Les premières indications de ce tableau promettent déjà une œuvre d'un pieux et saisissant réalisme.

Théo Mayan est attiré par les bergères, les faneuses, les reines non fardées, innocentes, de la campagne. Délicat, je l'ai dit déjà, il va, de cœur et d'instinct, vers les femmes, vers ces adorables provençales, d'un charme encore si païen, mais irrésistibles de santé fraîche et de savoureuse candeur. La beauté champêtre le passionne, il l'étudie d'amour, il la suit, enthousiaste, à travers les genêts d'or le long des étangs de porcelaine azurée, dans les petits bois de pins où les cigales chantent leur cantique d'ardente obsession. Les Arlésiennes surtout le tentent et le préoccupent. Qui sait si la peinture provençale ne trouvera pas en lui son Aubanel?

ELZÉARD ROUGIER.

LOU COUSTUME ARLATEN

I

Lou païs de Prouvènço que respond lou mai e lou miéus à l'idèio que l'on se fai de la naturo prouvençalo, es la terro d'Arle. Richo e inmènso plano, coupado vigourousamen pèr lis Aupiho mourrejanto, ourizount infini que lou Ventour doumino e que vai emé lou Rose s'esperdre dins la mar, supèrbi mounumen de tóuti lis epoco, gènto pouplacioun que parlo gaiamen sa lengo musicalo e qu'a fourni au Felibrige la flour de si pouèto, enfin coustume naciounau emé bèuta dóu femelan, aqui i'a tout pèr faire gau.

Au-jour-d'uei parlaren de l'habihage de nòsti chato e d'aquelo couifaduro tant amirado dis artisto e que la pouësio a ilustrado d'en-darrié sus lou front de Mirèio, sus lou front di Sounjarello e sus lou front de Faneto.

II

Uno erreur proun coumuno, subre-tout foro Prouvènço, es de crèire que lou coustume de nòstis Arlatenco es esta toujours ansin à tèms passa. L'abihage arlaten, tau que se trobo aro, es au countràri tout mouderne, e li gènt qu'an soulamen uno cinquanteno d'an podon avé segui li remudo-remudo que l'an fa tau que lou vesèn.

Au rebous de la plus-part dis ahihage naciounau, que n'an jamai subi li chanjamen de modo e qu'à travès li siècle soun demoura li meme, aquéu di fiho d'Arle es sujèt à la modo, valènt-à-dire au chanjamen, coume l'atrencaduro di damo de Paris.

Sènso remounta plus aut, — e l'on troubarié plus aut un coustume tout autre, lis Arlatenco d'avans la Revoulucioun avien un desabihé tout de la memo estofo, generalemen d'indiano, coursage e coutihoun, em'un pichot casaquin qu'apelavon lou droulet.

— Figuras-vous uno camisouleto duberto pèr davans, pinsado sus li coustat, e de darrié garnido de dos basto qu'alejavon de drecho e de gauch; e tout acò en sedo, en velout, crespina de fini broudarié.

Tout-just au-dessus dóu couide, li mancho dóu droulet se perdien dins de ganso de dentello. (H. Clair).

Un grand faudau curbié la faudo em' un clavié d'or o d'argènt que pendoulavo pèr coustat; e un pichot fichu de denteleto, carga de pampaïeto, se crousavo sus lou sen ounte brihavo uno malteso. Estènt lou sèti, Arle, d'uno coumandarié de Malto, i'avié proun chivalié d'aquel ordre celèbre dins li famiho noblo de la vilo. Ero la crous de Malto un signe de noublesso, e tambèn li cafinoto la pourtavon au còu emai penjado au bras à-n-un coulas d'or. Li bras èron nus, lou coutihoun court, e li soulié mignoun à mourre de tenco. Lou couifage èro en dentello, proun large e coumplica; uno bendo de mousselino, apelado veleto o plechoun, encadravo lou mentoun e li gauto.

III

Souto la Revoulucioun, lou cuerbe-cap dis Arlatenco s'alargis encaro mai. Un velet de cambrasino, espèci de gazo bloundo, envirouno lou visage. Soulamen un riban o bèn uno gravato coumenço de cencha lou front. Aquelo couifaduro, gaire graciouso en elomemo, èro relevado, es vrai, pèr un capèu de fèutre negre, lou capèu à la berigoulo, large d'alo e tout plat, que se pausavo un pau de caire sus la couifo. Lou capèu plat es esta de mode pèr touto la Prouvènço enjusquo peraqi vers 1840, e, de-vers Niço e Cano, crese que se porto encaro.

Lou fichu, mes en vogo pèr Mario-Antounieto, devèn, à parti d'alor, l'ournamen dóu coursage.

IV

Souto l'Empèri e la Restauracioun, la couifo s'apichounis e lou riban devèn plus large. Pièi lou riban s'estaco em'uno ganso de coustat.

Après 1830, lou grand riban de velout, o tout court lou velout, coume dison li femo, envirouno lou pèu d'uno façoun counico, talo que li bendèu de certàni divinita de l'Egito di Faraoun. Aquéu riban superbe, ten de coulour brihanto, es flouri, es gaufra, e courouno la tèsto coume un grand diadèmo.

Après 1848, la couifo pren la formo d'un bounet de republico, e lou bout dóu riban retoumbant libre dóu coustat dre, lou couifage arlaten arribo pau à pau à-n-aquelo eleganço que l'a fa tant remarca despièi uno trenteno d'an. Mai, malurousamen, la couquino de modo vòu pas se n'en teni aqui: lou riban diadèmo recuelo de mai en mai sus l'arrié de la tèsto, lou tignoun s'apichounis, s'apichounis toujours que mai, e i'a cregnènço qu'un matin couifo e riban s'envolon sus lou vènt dóu caprice. En verita que d'aquéu biais la cabeladuro richo expandis à bel èime si tourtihado bloundo o bruno, que vènon se recouquiha poulidamen sus lou coutet.

E se vai rescountra que just la pountannado ounte l'abihage d'Arle èro mai-que-mai glaciouso, sara tambèn aquelo de l'esplandour dóu Felibrige!

Un autre poulit couifage que lis Arlatenco an, es aquéu de tóuti li jour: une gravato blanco nousado sus lou péu emé li bout en l'èr que fan lou bericouquet... Ah! coume acò vai bèn, quand sias poulido e jouine!

V

Li chatouno prenon la couifo vers trege o quatorge an, uno fes qu'an lou mourre fa et que se veson lou bout dóu nas. Aquéu jour, dins l'oustau, es quàsi uno fèsto.

Après la couifo, lou principau de l'abihage es lou coursage. Es aqui, sus lou jougne de la casaco redounello, que nòsti pounsirado espingoulejon emé sciènci li pichot ple de si fichu, en aguènt siuen darrié de leissa vèire lou coutet; es aqui monte expandisson et si jouièu e si daurèio, talamen qu'amor d'acò ié dison la capello.

Sus lou restant dóu vestimen, casaco e coutihoun, i'a pas grand causo à dire: soulamen la casaco o èso dèu toujours èstre negro, e, autant que poussible, lou coutihoun de coulour vouianto. Lou faudau fai tambèn partido dóu coustume, mai soulamen li jour oubrant e li simple dimenche. Enfin l'ivèr, une arlatenco, d'aquéli que soun coussudo, dèu se drapa dins la mantiho à capoto bourdado em'uno bloundo negro e à crouchet d'or.

VI

Lou coustume arlaten es pourta dins 60 vilo o vilage de la vesinanço d'Arle, coumprés dins li 13 cantoun que veici: Arle, Tarascoun, Sant-Roumié, Castèu-Reinard, Ourgoun, Eiguiero, Seloun, Lambesc, Sant-Chamas, Istre, li Sànti-Mario, Bèu-Caire e Aramoun. Es l'ancian dioucèsi de l'archevescat d'Arle. De pichòti varieta se remarcon d'un païs à l'autre, mai lou founs de l'atrencamen es toujours la capello e lou riban de tèsto.

Quau voudra vèire aquéu coustume dins sa gràci perfèto e dins tout soun esclat, fau que vague is Arenò d'Arle, quand se fai courre li biòu, o sus li Lisso d'Arle, lou dimenche, à la permenado; à Tarascoun, fau ana i vèspro à Santo-Martò; à Bèu-Caire, sus lou Prat; à Seloun, sus lou Cous. Fau lou vèire jour de voto, i bal de Sant-Roumié, d'Eirago, de Barbentano! e l'estrangié ravi davans tau revoulun de tèsto revertigueto e de flour e de ganso de tóuti li coulour, crèi de vèire un balet de fado.

VII

Travessas un vilage: vesès lis uno, sus si porto, que, tout en manjant de drecho, sa sieto à la man, cacalejon e rison emé la vesinanço. Pièi bevon un cop d'aigo, coume lis aucèu: l'aigo fai veni poulit.

D'autro vènon de la font, la dourgueto d'uno man, emé l'autre bras leva ourizountalamen pèr faire contro-pes.

Mai amon bèn d'ana pèr bando, à cha quatre, à cha sièis. S'arrapon souto lou bras e tènon touto la carriero. E se qu'aucun ié vèn davans, se desseparon pas; e malur, s'aquéu que passo à quauco deco!

Quand van souleto, amon d'avé quaucarèn à la man, uno ouchriero, un cabasset, un libre d'ouro; à defaut, an si cisèu, que fan vira au bout de l'estaco. Acò ié sièr de countenènço, e de defènso en cas de besoun.

Laurens de Carpentras, noste Felibre adoulenti, lis a pintado de tóuti li façoun; e se jamai lou galant coustume vèn à passa de modo (tout passo en aquest mounde), l'on poudra retrouba dins li cartable d'aquel artisto la plus richo culido de fin mourroun prouvençalèn.

VIII

Aro, arriben au pica de la daio. Lou coustume arlaten vai-ti en se perdènt? Pèr aro, à noste vejaire, cresèn que se perde pas. Nòsti chatouno, tóuti gènto que siegon pèr naturo, coumprenon proun, boutas, que sarien desgraciado, se quitavon uno modo que li fai tant valé.

Es vrai que li fiheto que sorton dóu couvènt o bèn dóu pensiounat, s'abihon à la franceso. Mai acò's pas nouvèu. De tout tèms, au païs d'Arle, li femo se soun classado en dos categourio, li damo e lis artiano. Li damo, pau o proun, s'abihèron toujours à la modo generalo, e lou noum d'artiano a toujours designa aquéli que pourtavon lou coustume naciounau.

Mai lou mot d'artiano n'a rèn eici de despous. S'es toujours vist, en Arle, emai se vèi toujours, de femo de bon oustau pourta, emé grand ounour, lou coustume dóu païs. Madamo Grange, la fiho dóu pintre Reattu, que, pèr l'educacioun, la pousicioun e la bèuta, èro di proumiero d'Arle, gardè touto sa vido lou riban de velout. La mouié d'un deputa d'Arle qu'es mort i'a pas long-tèms, es encaro vestido en artiano.

Soulamen vuei la vanita e un faus sentimen de destincioun vulgàri fau que forço femeto, particulieramen li femo d'emplega, creson de s'augmenta en s'abihant en damo. Fau apoundre tambèn que li jóuini persouno que s'endamiselisson lou fan souvènt sus l'estiganço d'espousa quauque moussu.

Ai! ai! que vous dirai? se n'i'a quaucuno que capiton, n'i'a de bello emai de laido que couifon Santo Catarino! Li moussu, dequé cercon? uno doto avans tout; e se n'a ges de doto, une fiho a bèu pourta li capèu e li raubo, li moussurot reviron brido, e lis àutri calignaire, tant artiano que païsan, s'aprochon raramen d'une damiseloto que s'es levado de soun rèng. Dounc, secara de figo.

Es prouva, au countràri, que la couifo arlatenco, subre-tout s'es pourtado pèr uno bello tèsto, empachè jamai fiho d'èstre presso pèr un moussu, fugèsse-ti un prince. Acò me rememòrio uno pichoto istòri que vous dirai pèr l'acabado.

Un cop, dins noste endré, avian un medecin que ié disien M. Fermin. Ero pas riche, mai avié tres fiheto bello coume lou jour. Pourtavon à ravi lou vestimen d'artiano e cascaïavon en prouvençau coume de cardelino. Se parlavo que de Fermino.

I'avié peréu, au meme tèms, tres àutri damisello qu'apelavon li Fabregueto: soun paire, lou gros Fabrego, lis avié facho abiha'n damo pèr li chabi en de moussurot, e'mai lou gros Fabrego parlèsse que prouvençau, li Fabregueto, éli, parlavon que francès.

Or, la maire di Fermino disié de-fes à si vesino: Es panca maridado uno talo, uno talo?

— Mai coume vai, Misè Fermin, ié fasien li coumaire, que toujours demandas acò?

— Vai, disié la finocho, que quand li richo auran parti, vendra au tour di poulido.

Ço que fuguè. Quand li plus richo fuguèron maridado, li tres bèlli Fermino aguèron que de chausi: l'uno prenguè' un avoucat, l'autro un capitani, l'autro un gros marchand de sedo. Soulamen li fiho richo fuguèron presso pèr sa richesso e li bèlli Fermino fuguèron tóuti espasado pèr amour.

E li pàuri Fabregueto? Aguèron bèu faire li damo, se couifa de-countuni à la modo de Paris, dire papa, maman, e faire la pichoto bouco, coume si doto èron pas grasso, restèron au cavihé.

Fr. MISTRAL.

LA MARINE DU ROI RENÉ

René de Lorraine, encore peu connu sous son jour véritable, et peut-être trop souvent surnommé le bon roi, fut surtout un bon bourgeois, il avait, si l'on en croit un érudit lorrain, une chaufferette dans ses armes! Aussi ne fut-il jamais gâté par le Dieu des armées. Il paraît s'être assez facilement consolé de ses déboires militaires par des occupations variées; la chasse, la surveillance de ses domaines agricoles, les voyages en Anjou remplirent uniquement la seconde partie de sa vie. Il s'occupait bien un peu de l'administration de son Etat, mais seulement à ses moments perdus; ses officiers en avaient la conduite, tandis que lui, le bon roi, un peu égoïste, se livrait à la satisfaction de fantaisies très diverses.

Un prince aussi paisiblement occupé des choses prosaïques ne pouvait se soucier beaucoup de la marine; mais, comme il était maître d'un pays baigné par la mer sur une grande étendue, il ne pouvait s'en désintéresser complètement. Il importait de défendre le littoral, d'avoir la disposition d'une flotte modeste. D'ailleurs, les fréquentes incursions des pirates barbaresques mirent René dans l'obligation d'organiser une sorte de garde côtière, composée de trois cents soldats et marins levés dans le pays, armés et embastonnés; les bâtons dont cette garde était munie sont dénommés bâtons à feu, sans doute des fusils très rudimentaires. En outre, plusieurs barques étaient affectées au service de cette garde.

Comme celles de ses prédécesseurs qui louaient des vaisseaux à l'étranger, les forces navales du roi René étaient insignifiantes, elles comprenaient seulement quelques caravelles et barques, plus qu'insuffisantes en cas de guerre. En pareil cas le roi recourait aux armateurs marseillais, génois et même florentins, qui lui louaient des galères. L'armement de ces vaisseaux avait lieu à Marseille, principale place de guerre de la côte provençale, dont l'importance paraît cependant avoir été comprise par René, qui veillait avec quelque sollicitude à l'entretien de ses fortifications et autres ouvrages de défense.

Bien que ne possédant pas de marine de guerre, le comte de Provence donna successivement à deux personnages la charge de capitaine-général; le premier était Jean de Villages, neveu du célèbre Jacques Cœur; le second, nommé Charles de Toreilles,

appartenait à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Leur mission consistait surtout à procurer au souverain les navires nécessaires, à les armer et, sans doute à les diriger et les mener au combat.

René paraît avoir eu le dessein de constituer une flotte composée de vaisseaux lui appartenant: le 14 novembre 1437, au cours des préparatifs de l'expédition de Sicile, il aliéna la baronnie d'Aubagne au prix de huit mille florins d'or, et affectait cette somme importante à l'achat de trois gros navires génois appelés Auria, Spinola et Corsa. La reine Isabeau de Lorraine avait elle-même amené ces navires du port de Naples en Provence.

La détresse des finances du comté empêcha le roi d'augmenter sa flotte composée d'un si petit nombre d'unités; il dut continuer à louer des galères ou à emprunter celles que son capitaine-général Jean de Villages possédait en propre. Mais, il ne suffisait pas de posséder des vaisseaux, il fallait, pour les utiliser, des équipages de rameurs difficiles à se procurer en Provence; aussi en 1448, au moment de l'armement d'un navire, le roi René, apprenant la capture de vingt galériens évadés d'une galère génoise et retenus en détention par le juge de Saint-Maximin, ordonna-t-il aussitôt à ce magistrat et au clavaire du lieu de les faire conduire sous bonne escorte à Marseille où, dit-il, nous en avons à besougner pour aider à armer une galée nostre. Ces instructions furent ponctuellement exécutées et les galériens, que le hasard avait livrés aux mains des gens du roi, allèrent compléter la chiourme du navire qu'on apprêtait dans le port de Marseille.

A la fin de sa vie, René s'occupait encore de constructions navales; entre 1477 et 1480, il fit construire deux caravelles et chargea son chambellan, Louis Doria, de surveiller les travaux confiés à un constructeur de galères nommé Alonce Castille, du petit port de Saint-Nazaire, entre La Ciotat et Toulon. Peu de mois avant sa mort les deux navires étaient encore sur chantier; il leur donna les noms de Sainte-Magdeleine et Sainte-Marthe.

Le roi avait une dévotion particulière aux deux saintes qu'une tradition pieuse représente comme ayant passé une partie de leur vie en Provence. Son culte pour Sainte-Magdeleine était tel, que, en 1442, il substitua l'image de la célèbre pécheresse à celle de Saint Jean-Baptiste sur le florin provençal. Il lui rendit un nouvel hommage en donnant son nom à l'une des caravelles, tandis qu'il attribuait à l'autre celui de la patronne de Tarascon.

Louis Doria a laissé le compte détaillé de la dépense pour la construction de la Sainte-Magdeleine et de la Sainte-Marthe, dépense s'élevant à la somme considérable de 18.428 florins, 5 gros, 6 deniers, qui fut en partie couverte par " des deniers apportés de Lorraine en 1478.

Le comptable dépensait, semblait-il, avec prodigalité, les sommes que René, alors fort âgé et infirme, et par suite hors d'état d'exercer un contrôle, mettait à sa disposition. Les cordages nécessaires à la mise à la mer des deux caravelles pesaient environ 70 quintaux et coûtèrent 375 florins, 6 gros tandis que les arbres ou grands mâts, pièces non moins essentielles, ne revinrent, pris à Arles, qu'à 276 florins, 8 gros.

La plupart des objets qui entrèrent dans la construction furent achetés à Gênes; Louis Doria, génois d'origine, avait sans doute ses raisons de recourir à cette ville déjà rivale de Marseille, alors que les négociants marseillais lui auraient fourni à meilleur compte le matériel qu'il faisait venir à grand frais d'un pays éloigné. Cependant, le taffetas et le drap de soie pour la confection des bannières furent achetés à Avignon; ce devaient être de belles étoffes, car elles ne coûtèrent pas moins de 559 florins, 2 gros, 8 deniers.

Les deux caravelles, peintes aux armes royales, sortirent des chantiers de Saint-Nazaire au commencement de 1480; elles furent dirigées sur Marseille par les soins de Louis Doria qui les approvisionna de 70 quintaux de biscuit et de sept quintaux de pois chiches. Elles étaient complètement armées et prêtes à prendre la mer au moment de la mort du roi René survenue le 10 juillet 1480. Charles III, dernier comte de Provence, neveu et successeur du roi défunt, les prêta à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem pour donner la chasse aux corsaires. Ce prince mourut lui-même en 1481, après un règne de quelques mois, laissant au roi de France le comté de Provence et tous ses autres biens, parmi lesquels les navires construits ou achetés par son oncle.

Sous Louis XI et surtout Charles VIII, le port de Marseille où s'effectuèrent les armements pour les campagnes d'Italie, devint un véritable port militaire, on y construisit de nombreuses galères et, moins de dix ans après l'annexion à la France, une véritable escadre battant le pavillon aux trois fleurs de lys, s'élançait de notre port à la poursuite des galères génoises.

A l'apathie du roi René succédait presque sans transition la fiévreuse activité des rois de France. Comme le vieux comte de Provence, ces souverains ne furent pas favorisés par le sort des armes qui les conduisit à Pavie où, toutefois, ils n'arrivèrent pas sans quelque gloire.

J. FOURNIER.

EXCURSIONS EN PROVENCE

LE COUDON

Renseignements Pratiques. — De Marseille, excursion d'un jour, départ par le premier train du matin, avec un billet d'aller et retour pour Toulon, 8 fr. 10 et 5. 30; ou 7 fr. 85 et 5. 15 de la Blancarde; trajet en 1 h. 15 à 1 h. 50.

De Toulon à la Valette en tramway électrique; départ toutes les 6 min. du boulevard de Strasbourg; trajet en 28 min., prix: 20 cent.

De la Valette, la route militaire conduit au fort du Coudon en 3 heures de marche; on peut économiser une demi-heure en suivant les raccourcis de la ligne télégraphique, ou bien y monter en 1 h. 34 par un sentier qui se dirige au N.-N.-E. et aboutit à l'O. du fort par des zig-zags qui s'élèvent du bas de l'à-pic vertigineux.

L'entrée du fort est interdite si l'on n'est pas muni d'une permission, qui est délivrée par le général commandant la place de Toulon, sur la production d'une pièce établissant la qualité de français.

Les loueurs de voitures de Toulon demandent 25 francs pour la course totale en voiture, qui exige 6 heures environ; il est utile d'avoir un bon attelage pour cette course.

Conseils aux bicyclistes. — La route militaire du Coudon est tout à fait impraticable aux bicyclistes à cause de ses fortes rampes à la montée et de ses tournants à la descente, à part cela, elle est bien entretenue. Les bicyclistes n'ont pas d'autres ressources que de venir à la Valette en machine et de faire le reste de l'excursion à pied.

Centre de l'excursion: Toulon.

La route qui va de Toulon à la Valette passe par la porte Notre-Dame, au Champ-de-Mars, puis traverse le populeux faubourg de Saint-Jean-du-Var. On aperçoit à droite le fort Lamalgue et les batteries du cap Brun.

Commodément assis sur l'un des strapontins de la plate-forme du tramway, on suit la base de la montagne du Faron avec ses formidables défenses: le fort Sainte-Catherine, près de la route; le fort d'Artigues, à mi-côte; puis ceux du Faron et de la Croix-Faron s'étagant les uns au-dessus des autres.

La campagne est couverte de petites villas d'un étage, précédées d'un jardinet; c'est pimpant et gai.

LA VALETTE est le véritable point de départ de l'excursion, aussi c'est dans cette petite ville que les excursionnistes complèteront le sac aux provisions.

L'église, située à droite de la route, mérite qu'on s'y arrête. Tout d'abord, la porte d'entrée est un véritable chef-d'œuvre de sculpture sur bois. L'imposte qui la surmonte représente Saint-Jean écrivant l'Apocalypse dans l'île de Pathmos. On l'attribue à Pierre Puget, mais c'est à tort; elle est l'œuvre de son élève Claude Dubreuil, qui en reçut, dit-on, la commande pour une église de Rome.

L'intérieur est à une seule nef, il comprend les trois arceaux style roman, de l'église primitive fondée au IXe siècle, et trois arceaux datant de son agrandissement, en 1689. On y voit plusieurs tableaux de valeur: Saint-Jean, de P. Puget, situé à gauche du chœur, d'une facture moyenne et mal retouché; un Saint-Dominique, portant le millésime de 1656, signé Ernest-Guillaume Grève, dans la chapelle du Rosaire (mal placé pour l'éclairage); Sainte-Anne, œuvre moderne du peintre Ginoux, de Toulon, etc.

L'agglomération de la Valette forme en quelque sorte un des faubourgs de Toulon, depuis qu'elle est reliée à cette grande ville par le tramway électrique; aussi son territoire est-il très recherché par les riches familles et les commerçants. Abrisée des vents du nord par les montagnes du Caoume et du Coudon, elle jouit d'un climat comparable à celui de Nice, ce qui lui permet de cultiver les fleurs, les fraises et surtout les odorantes violettes qui viennent embaumer les marchés de Toulon, de Marseille et de Paris.

La route de Coudon commence au-delà de la Valette, à gauche d'une belle allée de platanes, mais on peut prendre le chemin qui se détache à gauche du tournant de la route,

près de l'église, en suivant le riant ruisseau de Saint-Joseph pendant huit à dix minutes, au milieu des enivrantes senteurs des cultures de violettes. A l'intersection on peut suivre la route ordinaire de la vallée des Dardennes, d'où la route du fort se détache ensuite à droite; mais aux vrais excursionnistes, qui ont quelque peu le pied habitué aux sentiers des collines, nous conseillons le chemin de raccourci qui permet d'atteindre le Coudon en moins de deux heures, en ayant devant soi un panorama qui s'agrandit sans cesse au fur et à mesure de la montée; on n'a plus alors qu'à continuer le chemin droit au nord, en face de la montagne. A travers les oliviers, on gagne le château Baudouvin, puis les fermes de la Brémone et l'on arrive ainsi, sans grande fatigue, à la base des escarpements.

De nombreux sentiers se croisent, mais avec un peu du flair alpiniste, si nécessaire en pays de montagne, on se débrouillera facilement; il suffira de s'orienter dans la direction du fort, qui s'aperçoit toujours dominant de ses géantes constructions la roche verticale. A 1 heure et demie au plus de marche depuis la Valette, on atteindra une batterie de 4 canons, dénommée du Sud-Est, où l'on rejoindra la belle route.

La route militaire contourne la base N.-E. du Faron, quitte à gauche la route qui descend dans la vallée des Dardennes, fait un grand coude à l'E., puis laisse à gauche le chemin de Tourris et la plaine des Silves.

Après de nombreux lacets, on atteint les trois étages successifs qui forment la base de la montagne. On laisse à gauche un chemin qui dessert le fortin du Baou-Pointu, puis une batterie dans un creux, dont les embrasures des canons sont percées dans la montagne même, et l'on arrive à la batterie du Nord-Est, après laquelle la route fait le coude en face d'un superbe panorama. Le sommet de 702 mètres est alors atteint.

LE FORT COUDON fait partie de la deuxième ceinture des forts qui protègent Toulon; il est chargé d'en défendre les abords par la partie centrale du Var, la grande route et la voie ferrée de Nice; son rôle serait donc considérable en cas d'attaque. Mais, en le visitant, on sera réconforté, car une position semblable est à l'abri de toute surprise.

Nous avons dit que l'entrée du fort était interdite, on pourrait cependant obtenir une cruche d'eau de la citerne pour le repas en s'adressant au garde.

Le splendide panorama circulaire que l'on découvre du sommet du fort vaut la peine qu'on fasse la demande d'une carte d'entrée; néanmoins, le même panorama peut être vu mais alors en se déplaçant, et en deux fois, ainsi que nous allons le faire.

Face-Sud (de l'esplanade qui précède l'entrée du fort). — On a à ses pieds la vaste et riche plaine de la Valette, la Garde, le Pradet et Carqueyranne, bordée par la mer et la sombre verdure de la Colle Noire; plus loin, la presque île de Giens les îles d'Hyères et la vaste mer qui étincelle, souvent sillonnée par des navires de guerre. Au S.-O., les faubourgs du Mourillon, de Saint-Jean-du-Var, la grande rade de Toulon la Seyne et les Sablettes, les presque îles de Sicié et de Cépet.

— Le mont Faron cache la ville de Toulon en entier.

A l'Ouest, c'est la verte vallée des Dardennes, dominée par les pentes escarpées du Faron et les flancs déboisés du Caoume et du Baou de 4 heures.

Plus loin, on distingue toute la côte du cap Canaille, entre Cassis et La Ciotat, puis le mont Puget et la Grande Candelle; ce panorama vaudrait une heure d'admiration, et si l'on s'en détache c'est pour jouir de la deuxième partie, qui est peut-être plus intéressante encore que la première.

Descendant alors la route, on vient au premier coude au rond-point de la batterie Nord-Est.

Face Est. — Vue magnifique sur les plaines de la Farlède, la Crau, Hyères et les Safins, sur la vallée du Gapeau, les Maurettes, la chaîne des Maures; on suit les rubans de la route et de la voie ferrée qui vont jusque vers le petit col de Gonfaron, au-delà duquel on voit les montagnes des Alpes-Maritimes. La vue se continue au nord par les sommets des Basses et des Hautes-Alpes, presque toujours couverts de leur épais manteau de neige, et formant une ligne éblouissante de blancheur sur laquelle sont plaquées, comme sur un écran, des montagnes de moindre importance, telles que le Mourre de Chagnier, Canjuers; plus près sont les sommets de Belgentier, de Valbèle, la barre de Saint-Quinis, Lure, etc.

Le Coudon sert de point de reconnaissance en mer pour toute la Provence côtière, à cause de sa forme absolument à pic, formant coin; le fort est relié par le télégraphe optique avec le fort de la Tête de Chien, au-dessus de Monaco, distant de 130 k. à vol d'oiseau.

Le retour peut se faire sur la Valette en 2 heures par la route et 1 heure environ par le sentier de raccourci, de sorte qu'on arriverait à Toulon de très bonne heure et que l'on rentrerait à Marseille vers 7 heures du soir. Vu les facilités offertes par le tramway de la Valette, l'excursion pourrait aussi se faire de Toulon en une après-midi; quatre heures au minimum.

Nous conseillons beaucoup le retour par Solliès-Pont; c'est le chemin des écoliers, mais c'est aussi celui des excursionnistes qui veulent profiter d'une pleine journée de liberté et de course au grand air. Le train omnibus passe à Solliès-Pont entre 6 et 7 heures, de sorte qu'on serait à Toulon vers 8 heures et à Marseille entre 10 et 11 heures.

Du rond-point du panorama Est, on dépasse la batterie du Nord-Est, après laquelle un sentier long de 60 à 80 mètres conduit à un pas qui permet de descendre le premier ressaut de la barre des rochers; on parvient ainsi à une deuxième barre que l'on contourne par la gauche, dans la direction d'un petit oratoire situé au col de la Bergerie Saint-Jean. L'oratoire est à 45 minutes du fort; il n'y a plus alors qu'à suivre le bon chemin charretier qui traverse un magnifique coteau d'oliviers et conduit à Solliès-Ville (3 kil.) en 46 minutes.

SOLLIÈS-VILLE, appelé aussi Haute-Ville, est le berceau des deux autres Solliès: Solliès-Pont et Solliès-Toucas; c'est une ville très ancienne étagée sur un petit coteau; il reste des débris de ses anciennes fortifications et une intéressante église romane, bâtie sur les fondements d'un temple du Soleil. Elle a ceci de particulier qu'elle est composée de 2 nefes dont l'une juxtaposée à l'autre en forme d'équerre. Le maître-autel est orienté de l'est à l'ouest, et en face des piliers qui divisent les deux parties de la nef principale.

De l'ancien temple du Soleil il reste un pilastre et un fragment de cintre; le buffet d'orgues est de 1449. Très belle vue de la petite place qui précède l'église au midi. Pour atteindre Solliès-Pont, il n'y a plus que quinze à vingt minutes de marche. On est alors dans une belle et riante vallée arrosée par le Gapeau, couverte de prairies et d'arbres fruitiers, principalement de cerisiers.

SOLLIÈS-PONT, chef-lieu de canton de la vallée du Gapeau, se présente sous l'aspect engageant d'une ville riche et prospère, avec des promenades bordées de hauts platanes et des rues propres; l'on sent une population travailleuse et heureuse. Deux choses à voir: l'église moderne et l'ormeau géant, tricentenaire d'une place intérieure; une chose intéressante: les restaurants de la place de l'église, où l'on préparera un petit souper à la hâte, en attendant le départ au train, aux touristes dont le grand air aura ouvert l'appétit. De mai à juillet, ne pas manquer de se faire servir les célèbres cerises de la localité, dont on expédie, pendant la saison, un train complet par jour à destination de la capitale.

P. RUAT.

CHRONIQUE DU MOIS

Excursions. — La réunion annuelle de toutes les sections du Club Alpin Français se tiendra, cette année, à Marseille pour les Fêtes de la Pentecôte, et durera du 20 au 28 mai.

Sites de la Région qui seront visités pendant le premier trimestre 1899:

PAR LA SECTION DE PROVENCE DU CLUB ALPIN. — Le 22 janvier, oratoire Saint-Jean, Télégraphe de la Cadière, Bandol. — Le 5 février, Hyères, Presqu'île de Giens, Carqueyrane. — Le 19 février, Rians, Pain de Muniton, Pourrières. — Le 5 mars, Bormes, Chaîne des Maures, Collobrières. — Le 26 mars, Château de Julhans, Crêtes de Roquefort.

PAR LES EXCURSIONNISTES MARSEILLAIS. — Le 22 janvier, l'Abbaye de Sylvacane. — Le 5 février, Vallée des Dardennes, Gouffre du Ragas. — Le 19 février, Arles, Montmajour, les Baux. — Le 26 février, Trets, Ermitage de Saint-Jean, Peynier. — Le 12 mars, Cannes, Golfe Juan, Vallauris. — Le 19 mars, Abbaye du Thoronet.

L'Abbé Spariat, le curé-félibre de Pourcieux, a fait le 7 décembre une causerie sur les sept merveilles de la Provence, à la Société des Excursionnistes Marseillais. La soirée s'est terminée par l'audition de Charloun Rieu, le chansonnier-paysan du Paradou, dans ses dernières créations. Ces deux propagateurs de la langue provençale ont été longuement applaudis.

L'Académie d'Aix a tenu, le 6 décembre, une réunion exceptionnelle à l'occasion du deux-millième anniversaire de la bataille d'Aix et de la victoire de Marius.

Dix lectures variées sur le sujet ont rempli cette séance, qui s'est clôturée par l'émission de deux vœux: 1° L'érection d'une statue de Marius sur l'une des places d'Aix; 2° la restauration du monument triomphal de Pourrières par les départements intéressés et le concours de l'Etat.

Directeur-Gérant: P. RUAT.

© CIEL d'Oc
Desèmbre 2003